

**JONATHAN
ROBERGE**

STANKÉ

PRÉFACE DE MARIE-ANNICK LÉPINE



BISOU

**LE ONE-MAN SHOW DAMNÉ
QUI N'A PRESQUE JAMAIS
VU LE JOUR**

SPECTACLE

JONATHAN ROBERGE

BISOU

Le one-man show damné
qui n'a presque jamais vu le jour

STANKEÉ

Prologue



Novembre 2019.

Je prends maladroitement des pauses entre les sapins du kiosque extérieur d'un marché de Noël. Petit sourire de gars pas à l'aise à un photographe qui, lui, tente de me tirer le portrait entre un vieux Winnebago qui abrite des travailleurs saisonniers et des branches de sapin qui me fouettent le visage à chaque bourrasque.

Nous sommes dans les jambes des gens qui magasinent un sapin de Noël. Je ne sais pas trop où me mettre, je joue le jeu et je fais des sourires d'humoriste. Vous savez, le classique tête de côté, bras croisés et sourcil remonté. Une valeur sûre pour accompagner

l'entrevue que je viens d'accorder à un journaliste qui a eu la gentillesse de se déplacer à la « conférence de presse » qui annonce mon tout premier one-man show. Seigneur que je suis inconfortable dans ces moments-là.

Les artistes aiment bien appeler ça une « conférence de presse » parce que ça sonne Festival de Cannes.

Mais la réalité rattrape vite nos rêves de ti-cul lorsqu'on réalise qu'au Québec, une conférence de presse, ça se résume majoritairement à cinq, six journalistes dans un Première Moisson du marché Atwater. Glamour *as fuck*. Pis, pour vrai, je m'en balance, je ne veux pas être glamour. Je reste heureux d'annoncer mon premier spectacle, rien ne pourra gâcher ma journée.

L'odeur des sapins baumiers et le « Minuit, chrétiens » de Tino Rossi que crachent les enceintes rendent le tout festif-doux et s'ajoutent à la joie immense qui m'habite malgré le vent frette de fin novembre qui me garroche de la garnotte dans les yeux.

Mes yeux larmoient et ce détail, que je juge important, ne semble aucunement préoccuper le

photographe, que je soupçonne vouloir prendre « THE » photo de moi parmi les sapins parce que je ressemble à un bûcheron pour ensuite se sauver en courant vers son char avant que le trafic de fin d'après-midi fige Montréal.

J'essaie d'avoir l'air naturel et jovial tout en laissant croire que je suis au-dessus du fait que le vent est en train de m'arracher les yeux. À ce moment précis, je ressemble davantage à un ewok contrarié qu'à un humoriste sympathique.

Je n'ai jamais été photogénique. Primo, pour une raison obscure, j'ai une paupière molle texture lobe d'oreille qui succombe à la gravité et qui fait en sorte que j'ai toujours eu un œil plus petit que l'autre. Secondo, je suis né cerné fatigué. Sur mes photos de maternelle, j'ai l'air d'un petit gérant de magasin de meubles à boutte après un gros week-end de vente sous la tente qui n'a pas levé. TOUT DEVAIT PARTIR! Ado, sur mes photos d'équipe de hockey, je ressemblais à un père de famille en burn-out en fin de journée aux glissades d'eau. Tertio, je ne sais jamais quoi faire avec les muscles de mon visage quand on me photographie... Ajoute

à ça qu'on me demande d'avoir l'air funny entre deux conifères qui me giflent. Ce n'est pas l'eldorado, mettons.

— Regarde ici, Jo! me demande le photographe en essayant d'enterrer le « Minuit, chrétiens » de Tino.

— Je veux bien... mais c'est parce que je coule des yeux!!

— Regarde l'objectif!! On y va!

— J'ai le vent dans face! Attends, y a des gens qui se prennent un sapin.

— QUOI?!

CLIC!

« Peuple à genooooooooooooooooooooooooooooooooooooix!!!! » hurle Tino.

— Parle plus fort, Jo! La musique est trop forte.

CLIC!

— Y a du monde qui veulent se pogner un sapin!

— Arrête de parler, Jo!

— J'ai le vent dans face... Mes yeux coulent...

CLIC!

Je ne veux quand même pas avoir l'air de brailler sur la couverture du cahier Arts et spectacles.

J'annonce un show comique, pas un opéra tragique à la Scala de Milan. Je veux avoir l'air heureux et apaisé, pas larmoyant et tourmenté.

J'essuie mes yeux toutes les deux secondes et j'essaie de ne pas paraître impatient. Mais j'ai le ewok intérieur irrité et je sens qu'il s'apprête à gâcher ma journée.

CLIC!

— Mets pas tes mains dans ton visage, s'il te plaît!

— Esti, je veux bien, mais le vent!

CLIC!

« NOËËËËLLL !!! » entonne de plus belle Tino.

Je respire et je tente de transformer mon ewok colérique et d'en faire un monsieur Miyagi bien zen.

Ça fait assez longtemps que j'en rêve, de ce show-là...

Imaginez une douce musique nostalgique, genre « Ghost Train » de Thomas Newman pour le film Fried Green Tomatoes, car on s'en va dans un flash-back, comme dans les vues.

Repentigny, début 90.

Je suis nouveau en banlieue. Ça fait quelques jours que nous avons déménagé et je fouille dans les vieilles boîtes de vinyles de mon paternel au sous-sol. Je tombe par hasard sur le 33 tours d'un dénommé Coluche. En voyant la pochette, je m'attends à de la musique pour enfants. Je le dépose sur la table tournante, et BANG ! Coup de foudre instantané, même si je ne saisis que le tiers des blagues. Je me dis que ce Coluche a le plus beau boulot du monde : faire rire et chialer à propos de tout et de rien. Les gens rient et ça me fait capoter.

Je me suis vite rendu compte que je voulais faire le même métier que lui. Faire rire et chialer, c'était la vie rêvée pour moi. Sans trop comprendre l'ampleur de tout ce qu'il disait, ce gars-là me plaisait. Dans les années qui ont suivi, j'ai écouté tout son matériel et je me suis mis à rêver, rendu à l'adolescence, d'avoir moi aussi mon spectacle et mes films dans lesquels je pourrais faire rire et chialer. Chialer avec un grand « C ».

Après mon coup de foudre pour Coluche, j'ai découvert les Yvon Deschamps, Charlie Chaplin,

Andy Kaufman, RBO, François Pérusse, Les Bleu Poudre, Jean-Marc Parent, Les Grandes Gueules, Bruno Blanchet, Marc Labrèche (*La fin du monde est à 7 heures, t'sais*), Dieudonné, *South Park*, Les Chick'n Swell, Les Denis Drolet et Louis-José Houde de ce monde. C'est comme si chacun d'eux était une pin sur mon coat de jeune punk *wanna be* humoriste. Ils étaient, durant mon adolescence, tout aussi influents que la musique de Bérurier noir, d'Anti-Flag, de NOFX, des Cowboys Fringants, des Dorothee et The Sainte Catherines (Repen!). Ils m'ont tous influencé et fait rêver à leur manière.

Je me suis fait les dents dans les soirées d'humour à l'époque où il y en avait genre huit au Québec, et où les humoristes arboraient fièrement le look « cheveux pics pics en gel décoiffé » et commençaient systématiquement leurs jokes par « C'est-tu juste moé ou... ». On priait tous pour scorer assez fort dans une soirée pour PEUT-ÊTRE recevoir une invitation à passer une audition de gala Juste pour rire pour PEUT-ÊTRE participer à un saint gala. Personnellement, je n'avais aucun plaisir à tenter d'être le plus populaire ou le plus drôle, parce que je ne l'étais pas. Mon Dieu

que j'étais mauvais ! Dans le fond, je voulais juste avoir du fun sur scène avec des chummys, comme j'avais du fun à faire de l'impro depuis que j'étais tout jeune. J'ai donc démarré ma propre soirée d'humour, Le Maurice Show, avec Mathieu Genest, Alex Champagne et Dom Depelteau, dans notre patelin de Repentigny. C'est devenu notre laboratoire ; on pouvait faire ce qu'on voulait, peu importe le degré d'absurdité. C'était notre chez-nous avec notre public qui nous suivait déjà depuis longtemps, grâce à une soirée d'impro que Mathieu entretenait aussi depuis une dizaine d'années déjà.

En 2008-2009, je rêvais d'avoir mon spectacle bien à moi. J'ai pris tout ce que j'avais écrit et j'ai monté un « one-man show ». En vérité, c'était un ramassis de numéros sans lien les uns avec les autres, sans mise en scène. J'ai imprimé des posters, j'ai vendu les billets moi-même, comme si c'était du chocolat de scout, et j'ai présenté ça une vingtaine de fois en espérant... Aucune idée de ce que j'espérais, à vrai dire.

Ensuite, j'ai découvert le Zoofest. Pendant quelques années, j'y ai présenté des shows concepts et il y avait toujours un public qui venait s'amuser. C'est

à ce moment précis que j'ai compris que je pouvais faire de l'humour un travail et exporter ce qui m'allumait en dehors de Repentigny sans devoir me mettre en file pour avoir mon adoubement de l'industrie.

J'aime tourner en dérision ce qui se prend au sérieux et rendre important ce qui ne l'est pas ou devrait l'être à mes yeux. J'aime que, dans une anecdote insignifiante, on puisse essayer de passer un semblant de message. J'aime m'attarder sur un rien et ignorer là où je devrais aller. J'aime le déséquilibre. Il me fait rire. J'aime me faufiler sur l'intervalle des notes et ridiculiser la symphonie. J'aime partir et tirer dans toutes les directions sans nécessairement suivre de GPS à «jokes». Sans prétention et sans gants blancs.

Ce qui me plaît le plus, c'est lorsqu'une même blague fait rire deux personnes complètement différentes, pour deux raisons totalement distinctes. Comme une toile a le pouvoir d'évoquer tout et son contraire pour deux individus aux antipodes. Le titre de mon premier spectacle solo officiel – celui que vous tenez entre vos mains – a d'ailleurs été choisi exactement pour son double sens. Un bisou peut être d'une

infinie douceur lorsqu'il est posé sur le front de ta grand-mère, mais il peut aussi être d'une arrogante brutalité si tu le souffles à quelqu'un qui vient de te couper en char sur l'autoroute. Un bisou, c'est doux et puissant. Peu importe le contexte.

C'est aussi ce que j'ai tenté de faire, bien humblement, dans mes différents projets. À commencer par *Contrat d'gars*, qui pouvait plaire tant à un Brandon de région qui trippe à s'enfiler des shooters de Krazy Glue qu'à une fille de Rosemont qui trippe à écouter du Lhasa en se cuisinant une polenta.

Pour la série *Fiston*, j'ai utilisé le même procédé. Des gens croyaient sérieusement que j'étais un « papa youtubeur » qui se filmait dans sa cuisine à dire des choses trash alors que d'autres repéraient tout de suite le personnage exagéré et y trouvaient leur compte. Idem pour la fiction *Papa*, où tout le scénario était gonflé, risible, mais qui a quand même touché des tas de parents qui se reconnaissent dans ces situations rocambolesques. Parce que la parentalité, parfois, dépasse largement la fiction.

C'est ensuite devenu une passion d'aborder l'humour sous cet angle.

Je l'ai transporté du Web à la radio avec mes définitions du « Petit Roberge non illustré ». Ce qui est fou avec ces chroniques, c'est que je pouvais m'attirer les foudres aussi bien des gens en Birkenstock dans Villeray que des dudes antivax avec des chandails de UFC, et ce, pour un même gag. Dans le studio, j'avais parfois droit à des regards perdus de certains collègues qui ne comprenaient pas le degré, alors que des gens me disaient s'être arrêtés de conduire de peur d'avoir un accident tellement ils riaient.

Après le Web, la radio et la télé, j'ai décidé que c'était le moment de retourner à la scène. Une scène que j'avais délaissée parce que j'avais deux bouches de plus à nourrir, pis on s'entend que c'était pas les 25\$ par soir de rodage qui allaient faire vivre la p'tite famille !

Ces détours professionnels m'ont permis de me construire un beau petit bassin de gens qui appréciaient mon univers. Mon rêve de gamin qui voulait faire comme Coluche était à portée de main ! Je n'aurai jamais le dixième du talent de Coluche, qu'on m'entende, mais je savais que plusieurs personnes étaient

prêtes à payer pour venir me voir sur scène et, surtout, que j'avais enfin quelque chose à raconter.

J'étais fin prêt à lâcher toutes mes sources de revenus pour me consacrer pleinement à une tournée sans craindre de devoir vendre la maison et manger la perruche de mes enfants en dessous d'un viaduc pour survivre.

Pour l'humour de scène, je n'ai jamais été un grand fan du typique stand-up américain, à l'exception bien entendu de George Carlin. Je ne suis pas original, je sais. Je ne suis pas non plus un fervent de l'art de la construction de blagues classiques. Vous le remarquerez par moments à la lecture de ces textes, mais une ligne un punch, ça me parle moins. Je respecte les gens qui le font – grand bien leur fasse! –, c'est un art en soi, mais ça ne résonne pas en moi.

J'ai grandi en faisant de l'impro, du théâtre, et c'est là que réside mon bonheur. La folie de l'impro et la rupture du quatrième mur que permet le théâtre m'ont inspiré pour le ton de ce spectacle. Ça reste un premier spectacle; je ne réinvente pas la roue, je me présente de mon enfance à aujourd'hui.

Du petit gars à genoux devant le vinyle de Coluche qui réalisait qu'on pouvait gagner sa vie en faisant le clown/le fou du roi/le chialeur j'y étais enfin. On annonçait mon one-man show et je prenais des photos entre des sapins !

Retour en extérieur avec « Minuit, chrétiens » qui joue trop fort.

Marché Atwater, 2019.

Je me concentre pour ne plus couler des yeux. Comment ? La Force, jeune padawan. Mais le corridor de vent du canal Lachine ne l'entend pas de cette oreille et continue de me souffler de la brindille directement dans les globes oculaires. Je suis donc obligé de plisser des yeux et, bien malgré moi, de décocher un regard semi-ténébreux, semi-érotico-malaisant d'acteur sur une affiche de film de karaté des années 90.

Et pendant que le photographe scrute ses clichés/futur flops sur son appareil photo plus gros qu'un micro-ondes, je me perds dans mes pensées en observant des gens se ramasser des sapins. J'aimerais vendre

assez de billets de spectacle pour qu'un jour je puisse réaliser mon rêve d'avoir MA terre à sapins avec mes fils dans les Cantons-de-l'Est. Oui, je caresse le rêve d'avoir une sapinière depuis que j'ai vu *Les Filles de Caleb* (la saison 1, c'est la meilleure, après ça Ovila devient cave, Émilie lui crie toujours après...). Il coupait du bois pis je trouvais ça cool. Bref.

À la petite école, certains rêvaient de devenir pompiers alors que moi je rêvais de quatre petites choses.

Rêve n° 1 : posséder une terre à sapins et vendre des sapins de Noël avec mes enfants.

Rêve n° 2 : faire des spectacles comme Coluche.

Rêve n° 3 : être Indiana Jones.

Rêve n° 4 : jouer dans des films de karaté comme Jean-Claude Van Damme.

À ce moment précis, au marché Atwater, je touche presque à mes quatre rêves simultanément. Mon spectacle, les sapins et le regard louche de gars de poster de film de karaté. Il me manque seulement une quête contre des nazis et je suis sur mon « X ».

« Peuple, debout ! Chanteeeeeee ta délivrance... », s'époumone Tino Rossi. (Je préfère la version de B.A.R.F. de *Noël dans la rue.*)

Le photographe abdique enfin et demande à la relationniste de presse qui m'accompagne s'il peut m'emprunter quelques minutes de plus pour finalement prendre les photos à l'intérieur. Comme je dois enchaîner les entrevues, on lui propose donc d'aller rejoindre les autres journalistes à l'intérieur du petit café pour ne pas perdre trop de temps.

Nous sommes dans les escaliers du Première Moisson du marché Atwater lorsque je reçois un texto de mon ex.

« Appelle-moi dès que tu peux. »

Ça ne m'inquiète pas, mon fils a dû oublier ses bâtons de hockey dans ma voiture et il a un match ce soir, il est chez sa mère et il angoisse. Les joies de la garde partagée. Je le rappellerai après l'entrevue et j'irai les lui porter plus tard.

Un appel manqué...

J'entame une entrevue, ça sent le pain, je pose mon téléphone l'écran contre la table tel un Don Juan en couple qui a quelque chose à cacher. Dans mon cas, c'est pour donner une chance à mon cerveau de rester focus.

Ding! Un autre texto.

Ding!!

DING !!!

— Scuse-moi, je vais fermer la sonnerie.

Texto.

« Jo, appelle-moi c'est important. »

Texto.

« On est à l'hôpital Sainte-Justine, appelle-moi quand tu pourras stp. »

Texto.

« Le petit a vomi à l'école et il se plaint encore de bizarres de maux de tête et je n'aime pas ça du tout, ils vont lui faire passer un scan... »

Les mots « Sainte-Justine », « bizarres de maux de tête » et « scan » m'étourdissent. Tout le monde comprend quand je leur explique que je dois remettre les entrevues à plus tard, que je préfère aller rejoindre mon fils.

Je quitte le marché.

Bizarrement, le trafic est fluide malgré l'heure de pointe. Je suis encore sur mon nuage, j'ai tellement voulu cette journée... Puis je pense à mon fils à l'hôpital. Je me répète que c'est sûrement un gros virus, au pire une commotion. Je me faufile à travers les voitures telle une vedette de film d'action vêtue d'un beau

chandail qui épouse parfaitement ses muscles, le genre de mec trop confiant qui prend le temps de faire une blague avant de gunner un méchant.

Je suis dans cette zone. Sans les muscles.

La zone : conduire la tête un peu de côté et hocher au son du gros beat comme si j'essayais d'égoutter mon oreille après une bonne baignade. J'ai l'ego gonflé à bloc par mes entrevues et mon photoshoot hivernal semi-viril. Je viens d'annoncer la sortie de mon premier vrai spectacle. J'ai deux beaux enfants, une belle petite maison à Saint-Hilaire, des économies. Je suis en amour, je suis heureux. La vie est parfaite. Je réalise enfin mon rêve...

J'arrive à l'hôpital.

Bisou, c'est la transcription (mais pas tout à fait) de ce qui aurait été le tout premier one-man show de Jonathan Roberge. Un spectacle qui devait retracer les malchances qui ont ponctué la vie de l'humoriste et qui, comble du malheur, aura dû être annulé plus d'une fois en raison du diagnostic de cancer de son fils, d'une pandémie, d'une récurrence, d'un confinement, d'une récurrence, d'un reconfinement et de trois autres récurrences.

Un spectacle tantôt corrosif, tantôt touchant, toujours candide, qui n'aura pas reçu l'approbation du destin... Bisou, Satan ! On va le faire pareil.



Humoriste, animateur, comédien, auteur et réalisateur, Jonathan Roberge brille sur la scène culturelle québécoise depuis plus de quinze ans.

